

*La peinture, semblable à l'héliotrope, trouve sa voie en se tournant vers la lumière, qu'elle recueille et dont elle nourrit sa couleur, à son tour nourrice de la forme. Il arrive, comme chez Goya, qu'elle s'ouvre au soleil noir. Il arrive, comme pour le Vermeer qu'on voit à Washington, que d'être noire sa lumière n'en soit que plus belle. Bonnard sans restriction voue à l'orage lumineux ce qu'il touche de son pinceau, d'un chiffon ou de la main. Orage parce que la sagesse est chez lui turbulence comme l'arbre au printemps qui explose en floraison. Fougue lente et ralentie que de l'œil et du doigt il guide en obéissant. Oriental d'abord par emprunt aux Japonais, on le suit qui s'oriente, se jugeant déjà ainsi que le joaillier juge la perle à son orient. Quand il se peint c'est pour se faire pareil à la terre, à une motte, à quelque moine communiant avec l'origine. Il fuit la prouesse et l'effort, efface toute fumée qu'un feu malveillant entretiendrait. Il mesure ses forces, et reste en deçà pour se garder quelque chance d'envisager l'impossible. C'est qu'il travaille avec l'averse et la giboulée, avec l'eau, avec le feu, avec la terre d'Éden, avec la femme familière et surgissant toujours inconnue d'un premier jardin ou de la conque qu'il confond avec la baignoire. Remarque : plus il va, moins il cerne le sujet, laissant libre cours, imprégnant la chair, la fleur, le métal, le carrelage d'un même flux. Pas de différence, pas d'écart, entre le quadrillage de la nappe, le museau du chien, la frimousse féminine ; les motifs de la céramique et ceux du rideau sont de même substance que le nu sortant du bain et celui-ci n'est pas d'autre facture ou traitement. N'est-ce pas une fusion identique qui fait si mystérieux les auto-portraits de Rembrandt ? Tout ce que peut nous apprendre la vie, c'est que nous sommes — notre mort comprise — en elle et par elle tissés du même fil que l'est le monde. C'est un écheveau d'ondes que les pigments font voir à tout instant du regard sans que jamais nous surprenne, devant ce plan muet, immobile et silencieux, la sensation de fixité. Je me souviens d'avoir vu à Genève une exposition de ses dessins : de mémoire je les revois comme brindilles qui bougent, et bougeant font des formes d'animaux, d'arbres, de visages, de pays. Perspective : l'illusion se crée par la lumière et le jeu des couleurs ; ce qui va tomber s'envole et reste, aérien, suspendu en son mouvement. Par la saturation, il traverse la transparence. Il nous envahit ; mais au lieu d'occuper, il libère, nous livrant par surprise à la joie. C'est qu'il a délivré la nature du naturalisme et l'a renouvelée en notre inconnaissance. Elle est sur terre, et comme la terre elle vit du ciel. Raffinement extrême : rien n'est repoussé. Musique recueillie en couleurs. Luxe. Audace constante mais nullement clamée tant il va de soi que les choses s'arrangent entre elles dans l'ordre que le peintre inaugure ou simplement nous restitue. Aussi la composition n'est-elle pas soumise à d'immuables lois, obéissant au contraire à une mouvance que contient l'active contemplation. Bonnard, c'est le peintre devenu peinture. Ne dit-on pas que le tao, qui est la voie, lui-même n'a pas de voie ? (A propos de l'exposition Bonnard tenue du 23 février au 21 mai 1984 au Centre national d'art et de culture Georges Pompidou.)*

Robert Marteau